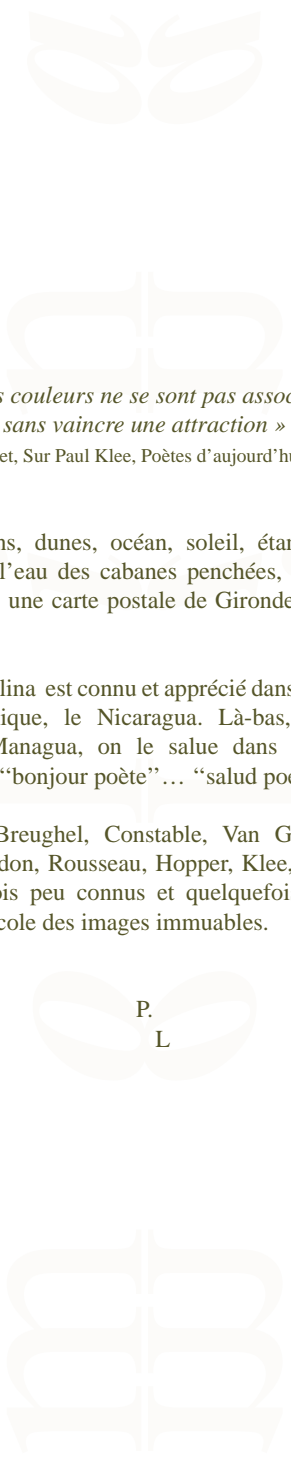


lapageblanche
juillet/août(2003)numéro(27)



Santiago Molina

Les domaines de l'apprenti



*« ces couleurs ne se sont pas associées
sans vaincre une attraction »*

Joë Bousquet, Sur Paul Klee, Poètes d'aujourd'hui, Seghers.

Forêt de pins, dunes, océan, soleil, étangs, canaux, reflets dans l'eau des cabanes penchées, baigneuse... tiens, encore une carte postale de Gironde, France, où vit Santiago.

Santiago Molina est connu et apprécié dans son lointain pays volcanique, le Nicaragua. Là-bas, à Juigalpa comme à Managua, on le salue dans la rue d'un respectueux "bonjour poète"... "salud poeta".

Études de Breughel, Constable, Van Gogh, Sisley, Utrillo, Valadon, Rousseau, Hopper, Klee, et quelques autres, parfois peu connus et quelquefois sans nom, maîtres à l'école des images immuables.

P.
L

Ut pictura Poesis: erit quae, si propius stes,
te capiet magis; et quaedam, si longius abstes.
Haec amat obscurum : volet haec sub luce videri,
Judicis argutum quae non formidat acumen:
Haec placuit semel ; haec decies repetita placebit.

Horace *Ars poetica*

Certes, les moyens idéels ne sont pas dépourvus
de matière, sinon on ne pourrait pas « écrire».
Quand j'écris le mot vin avec de l'encre, celle-ci
ne tient pas le rôle principal mais permet la fixation
durable de l'idée de vin. L'encre contribue ainsi
à nous assurer du vin fin en permanence.
Ecrire et dessiner sont identiques en leur fond.

Paul Klee *Théorie de l'art moderne*

Cette apparence avec laquelle ils nous charment
et nous déçoivent et au-delà de laquelle nous voudrions
aller, c'est l'essence même de cette chose en quelque sorte
sans épaisseur, - mirage arrêté sur une toile -, qu'est une vision.
Et cette brume que nos yeux avides voudraient percer,
c'est le dernier mot de l'art du peintre.

Marcel Proust *Sur la Lecture*

P. Breughel

Regarder le monde avec les yeux de Breughel.
Rien de nouveau, rien d'ancien.
Nous sommes en train de lancer perpétuellement
le même dé jaune du temps.
On raconte que Breughel peignait
en lançant les dés
maître des combinaisons secrètes
qu'il pouvait seul déchiffrer
entre sa table de jeu et sa palette de chêne.
Un numéro garde une couleur,
une couleur un numéro.
L'ensemble compose un paysage.

La vallée de Dedham

J. Constable

Une journée dans la vallée de Dedham :
où l'on regarde un ruisseau
s'enfoncer dans le sol,
bras à la recherche des racines tièdes
ou brillant d'une faux posée par terre;
moment de l'année où les lucioles
s'éteignent dès la rosée du petit matin
où les jeunes filles portent leurs fichus
au vent qui arrache les pignes de pins.
Quelque chose s'élance dans le ciel :
l'église à une éblouissante lieue d'ici
du haut de ses quatre campaniles,
la fumée des fermes entamée par les martinets.
Il y a ceux qui marchent et ceux qui attendent
ou se reposent dans les bosquets :
le chevrier qui surveille ses animaux là-bas
peut-être est-ce un ermite frileux
au pied du ravin qui attise un feu,
les villageois ont fini de laver les seaux de la traite,
des femmes guettent les charrois des chemins
avec les moissonneurs assoupis dans le foin.
Une journée dans la vallée de Dedham :
fins d'été ou débuts d'automne
quant à la nuit tombante on se défait
du labeur pour l'allégresse des rondes
avec un vieil accordéon et la danse des femmes,
ou monter ce cheval qui paissait libre tout le jour.

Les mangeurs de pommes de terre

V. Van Gogh

La mère souffle
quelques tisons furieux lentement.
Sur ses bottes tordues
par les allées et venues des chemins
à grands pas le père
gémît je ne sais quoi au buffet dans la pénombre.

A travers la lucarne croasse décembre
bec fondu dans les nuages noirs.

Une hase effrayée traverse les collines et le soir
esquivant les voix quasi nocturnes
des derniers chasseurs.

Dans ce séjour
sous le gaz de pacotille
d'une lampe des steppes
balancée par le vent du nord
la mère souffle
quelques tisons furieux lentement

le fils remue
au ras de la cendre parsemée de charbons
l'unique patate du dîner hivernal.

Jour de neige à Louveciennes

N'allumons pas les lampes
la lumière vient de dehors
et cela suffit pour éclairer
notre tristesse ou notre joie,
le ciel tombé du pinceau de Sisley
a dérapé sur le camion de lait.

Aux environs de Granville

T. Rousseau

Pourquoi si rare la lumière des environs de Granville,
et ces jeunesses tristes sur le bord du chemin, Rousseau ?
Les arbres dorés de l'automne s'appuient au toit d'une bâtisse grise
et la mer est petite comme une main d'enfant seul dans la nuit.
Un blanc cheval tire une vieille charette à bois
le paysan qui la conduit s'enveloppe d'une cape rouge.
Aux environs de Granville sombre est le paysage
et le temps clair comme l'ouvrage des paysans
et sous les arbres au loin qui murent le ruisseau
on dirait que des filles de ferme se baignent en riant.

(1980)

Paysage d'automne

Jules Dupré

Automne, dans le ciel l'ascension des arbres, orange.
Les vaches rouges déambulent dans l'allée
comme des dames un jour d'emplettes.
Dans le lointain des paysannes cueillent des fruits
ou seulement respirent-elles
l'air suave après la pluie.
Le temps a commencé sa chute des branches
et les sabots des vaches, bouts de charbons,
allument la vieille éternité.
Comme une feuille tremble le monde
dans les yeux de Jules Dupré.

(1980)

Un marché en Normandie

T. Rousseau

C'est un jour de toiles blanches
et de femmes à toques blanches.
Les nuées sur les toits sont grises
comme des grappes dans les mains des marchandes.
Dans les villages point de château
ni de seigneur pour acheter les oies des carrioles.
Les petites vieilles ne craignent pas les hérauts des ruelles
la gamine à sa fenêtre peut contempler le jour et la murette à l'ombre
et le petit du coin savoure ses pommes
entre cantines de cidre et tonneaux de vin,
parce que voilà dimanche au marché de Normandie
il faudra préparer le pain et la cheminée
pour la venue de l'hiver
qui lèche déjà les seuils.

(1980)

Moulin au bord du chemin

G.Michel

Le moulin sur la colline
et le jaune pâturage
versé au bord du chemin.
Dans l'abandon de l'été
il tourne son midi laboureur
et son toit qui penche jette
une plainte de grain au vent.
Les gens qui passent entre les herbes
et les barrières de couleur ocre
et par moments le vent qui emporte
au loin les chapeaux déchirés de juillet.
Pas de rumeur de blé dans les champs.
De l'été le moulin au bord du chemin
le plus triste des pèlerins.

(1980)

Efren Medina, frère des nuits de vin

Nous buvons Van Gogh et ses champs de blé
la psychose de Saint Rémy
le moulin enveloppé de corbeaux

Il y a quelque chose de lui en nous :
le cri sibyllin un jour d'automne
le pinceau brisé un matin de fureur

Efren, frère des nuits de vin
maestro du blanc osseux soutien de la figuration native
artisan de bruns visages à tresses :
jeunes filles aux yeux de poisson
et aux cils comme les plumes
effilochées des loriots

Frère partons avant que le tournesol de l'aube
ne se retourne aveugle sur nous
et que la Folle nous embarque avec son hurlement de Münch
par les angles des rues pelées du petit matin
revenons à notre mansarde arlésienne de Managua
pleine d'épines et d'hirondelles
levons-nous, la nuit est toute bue
à la terrasse sans sommeil du café étoilé.

(1980)

M. Utrillo

Ce n'est pas vrai qu'au pied de la butte Montmartre
existait pour tous ce qu'on appelle un jour de gloire.
C'est dans ces banlieues plus qu'ailleurs
attachées à l'automne et à l'hiver
que peignait Utrillo à la lueur,
à ce qu'on dit, d'une lampe de kérosène
en haut d'une mansarde au coin de la rue.
La neige commençait à tomber tôt
aux lisières d'octobre
c'est pour ça qu'à la mi-décembre
le ciel bas dérangeait comme un vieux maniaque
accoué aux fenêtres.
Si le vent emportait des murmures c'étaient les lambeaux
des conversations noctambules du Lapin Agile,
si l'on entendait rire c'étaient des corneilles
rompant de leurs croassements les rafales
raides de givre rasant le gel.
Quand le poêle asphyxié toussait dans ses charbons
c'est que le bois manquait,
quand grelottait à l'aube un corps fiévreux
c'est que le vin manquait :
les hommes de ces lointains faubourgs
sortaient alors à demi couverts
- deux ou trois figures égarées entre d'ocres façades -
chercher la vie dans les ruelles parfaites
que rêvait pour eux sous sa lampe Utrillo.

Le lancement du filet

S. Valadon

Le ciel ça ne se peint pas de la même façon que la terre.

Suzanne Valadon

Hauts dans un coude du matin
déchaussés sur les rochers coupants
leurs poitrines de chêne ne grincent pas
au vent bruni de la côte
pêcheurs de Suzanne Valadon
avec des mains telles des araignées dépliant
le labyrinthe tissé de chanvre
à tâtons sur la maille défaite
le nœud lâche qui laisserait s'enfuir
le salaire luisant de la journée
parce que chez l'architecte céleste
personne ne connaît l'armateur du prochain voyage
les hauts nuages pleins de soleil ne savent pas
les formes qu'ils prendront aux confins
parce que le hasard va et vient
entre deux rives lointaines
et quelques fois c'est le rien sans poids
la glace émergeant de la lisse
conque des profondeurs
mouillant les charbons du crépuscule
gelant l'humble faïence que la famille
dispose autour de la table du soir.
Ainsi les hommes lançant le filet
en un vaste mouvement
tendu entre ciel et terre
avec l'espoir que dans sa trame
brille un instant
le regard d'argent du miracle.

Du douanier Rousseau

Ne vends pas ton épicerie à la World Company
continue de vendre tes clopes à l'unité,
tes toupies de guayacan aux enfants de mai,
tes cerfs-volants en papier de chine aux enfants de novembre.
Ne vends pas ton épicerie à la World Company
continue à mesurer le lait spumeux de la jarre
avec ton bol ébréché,
continue à peser le fromage sur l'antique romaine.
Vends toujours à crédit aux pauvres du quartier.
Note dans ton carnet en papier d'emballage
le café, la bière, l'aspirine
que te paieront au mois les journaliers du coin.
Ne vends pas ton épicerie à la World Company :
ultime passage qui nous relie au douanier Rousseau et au monde.

Hopper

Toi au volant d'une longue auto crème
qui s'en va laissant la maison au bord de la voie ferrée
la vieille grange reconverte en gare improbable
à présent sans meute de chiens qui aboient au portail,
croisée du temps où nous nous sommes quittés
avec des mots assoiffés embués d'hirondelles
- hyper-réel te voici de retour dans les ans -
ainsi je crois te voir traversant une place aux statues
hautes comme le midi quand une fillette
à l'ombre maigrichonne fait rouler son cerceau
dans une perspective où nous ne savons pas si nous sommes
au centre de la ville aux façades grises
ou hors de l'œil ensoleillé d'un pigeon,
peut-être est-ce toi qui viens de passer dans la rue
où se trouve un homme assis au bord du trottoir
la chemise blanche et les bretelles croisées noires
un peu essoufflé et qui fume la pipe
en tournant le dos à un drugstore fermé
où l'on on peut voir au fond de la vitrine
posés dans des rayons pas très achalandés
de grands pots de verre qu'utilisaient les apothicaires
à moitié pleins de plantes médicinales
de billes qu'achètent les gamins du quartier
ou de pastilles vichy mentholées,
mais peut-être est-ce toi cette femme debout
qui regarde avec une fixité d'automate
à travers une large et claire fenêtre
dans une chambre austère et spacieuse
avec un seul meuble contre le mur
- un hôtel sans doute dans un chemin perdu
puisqu'en face on discerne des buttes écorchées
comme des fragments d'idoles sans tête
et aussi parce qu'il y a dehors une auto
d'un modèle qui ne se fait plus
à une certaine distance de la fenêtre
garée là depuis je ne sais
combien de temps.

Nu couché

Nu couché

en bas de l'escalier du temps

nu couché

territoire pas conquis encore
dans l'attente emmuré
archer au repos

nu couché

tactique infinie de la nuit

nu couché

jour au contour modelé
selon la forme fraîche d'un vase de fleurs
posé au milieu de la table d'été

nu couché

abandon de la réalité
fuite du réel

nu couché

espoir de pèlerin
tentation de l'ermite

nu couché

mythe d'Oedipe décharné
interprétation du rêve
origine du monde selon Courbet
langage à Lacan qui dénonce
trait rouge d'un signifiant des plus inattendus

nu couché

chat sur un divan
souvenir d'Iskra
ouvre-moi la griffe de ton subconscient
raconte un peu ton histoire en miaulant

nu couché

ébriété aux yeux bleus
femme col bouteille de Modigliani

nu couché

fruit talmudique étrange
dans un espace sans arbres
tombé dans les draps

nu couché

seul souvenir qui nous reste
de telle époque telle ville
dans laquelle nous n'irons plus

nu couché

que m'importe si règne dehors un rude hiver

nu couché

ainsi soit l'éternité
immuable étendue
à côté du temps qui court.

Femme à la mandoline

A côté des flammes
entre un fauteuil et un livre
femme à la mandoline.

Il semble que du vin est renversé
parce que la table saigne comme un taureau piqué
près de la fenêtre
femme à la mandoline.

Toute la nuit sa voix a brûlé
près des bûches,
la cendre des heures
a conservé la trace de ses lèvres.
Près de l'aurore
femme à la mandoline.

Vient le matin
vin mort flammes éteintes
près de son amant chante toujours
la femme à la mandoline.

Baigneuse de carte postale*Collage*

Baigneuse de carte postale
lisant dans une chaise longue
image pensive du Quattrocento
indifférente au lent daguerréotype
trame singulière d'espace et de temps
proche lointain de Walter Benjamin
en l'aura d'une jeune fille en fleur
baigneuse de carte postale
photo d'un autre siècle
inattendue apparition du Quattrocento
Albertine lisant sur la plage à Balbec
celant en son maillot rayé
les lignes fugitives de la mer de Mondrian.

Barque en construction près du moulin de Flatford

J. Constable

Toujours se voit l'été de cuivre parmi les outils.
Après un long parcours dans la vallée la lumière
repose au contour du marteau et de la varlope
et sur les tréteaux rabotés du chantier rural.

La barque devra naviguer sur le Stour
avant les premières pluies d'automne.

Toujours se voit l'été en la lenteur
du labeur dans le paysage.

D'un côté coule la rivière laissant sa laine
dans les aiguilles de la femme
qui dans l'ombre de la barque en chantier
tisse un roux couvre-lit ou un pull-over
épais pour le charpentier son mari
à gauche en train d'arrondir un billot.

La barque devra naviguer sur le Stour
avant les premières neiges d'hiver.

Toujours se voit l'été en l'âge des couleurs premières:

Dans l'habit de martin-pêcheur rouge lazuli
de l'enfant sans compagnie décrochant des baies,
dans le brun du chien grattant la terre
mêlée d'échardes et de copeaux jaunes
et dans la blanche chemise couverte de sciure
du charpentier qui travaille penché
à gauche en train de déplacer seul une pièce
concave de la barque en chantier
qui doit flotter dans la vallée du Stour
avant que l'eau ne remplissent le monde.

Champ de maïs près d'une grande ville

Le mobile catafalque d'un arrosage mécanique
simulait les averses de mai
parfait carré d'un vert étudié
tous les épis à la même hauteur au millimètre près
jusqu'au ciel les corbeaux sont comptés
champ de maïs près d'une grande ville
que je distingue depuis l'autoroute
avec une chatoyante nostalgie de zanate
entre une zone industrielle et un supermarché
prisonnier du Jardin des Plantes qu'est le monde à présent
sans chaumière d'argile claire qui fume à côté
sans José ni Marie ramassant les fanes tièdes de l'étable
sans gamin qui pousse des cris pour effrayer les pijules
et lance des silex dans les nuages avec sa fronde effilochée.

P. Cézanne

C'étaient les *objets* ; c'étaient les *tableaux* ;
c'était l'*écriture* ; c'était le *trait* – c'était tout cela à l'unisson.
Peter Handke, *La Leçon de la Sainte-Victoire*

Le jour clair qui dehors trace dans le vent
la cantabile parabole d'un oiseau,
rougit en la perfection du volume
vivant de la pomme posée
dans la corbeille secrète du dedans.
Nos pas nocturnes sur le chemin
vont dessinant la dimension
diurne de la montagne.
Intelligent pinceau s'il se déplace
juste à côté de notre parcours :
le bas-fond embrase la colline
et la lumière sur la cime
poursuit l'ombre dans la vallée ;
nous montons par la rue aux trottoirs bleus
pour arriver au centre marin de l'Estaque,
nous tournons à un coin de rue poussiéreux
pour appeler à la porte fermée
par l'absence en la Maison du Pendu
et nous sortons ainsi du chemin d'habituelles
perspectives parce qu'en rythme
d'accordéon se déploient les géométries
et qu'éclate en lignes le pont de Maincy
- sous l'eau verdâtre sans nénuphars
la carpe a les yeux Picasso -
et que déborde de tant de jaune
un contour mûr de citron
que la baigneuse ne se baigne pas deux fois
dans un courant de même couleur.
On dit que Paul Cézanne fut un pionnier
observant avec les yeux d'un primitif
des cubes, cônes et cylindres déambulant
dans les modulations de l'espace :
depuis, la rondeur du monde
est née de son chapeau provençal,
depuis, toutes les formes s'initient
à la pipe des Joueurs de Cartes
depuis, chaque pomme croquée
a le goût vert-rouge de la montagne Sainte-Victoire.

Le Père Tanguy

*A sa devanture, on voyait des Monet, Pissarro, Renoir,
puis des Van Gogh, Cézanne, Gauguin...*

O. Mirbeau

Colporteur de couleurs
accroche au vitrage de ta boutique
ou sur le vitrail de ta poitrine
cette oeuvre achevée récemment,
propose à Dieu mon plus haut prix
aux hommes mon pain pour demain.

M. Duchamp

L'artisan rêvait dans son atelier
d'un grand espace à côté
des meilleurs créateurs
où sa cruche un jour fût célébrée
par le regard des autres,
ainsi le potier du marché
expose-t-il sur de frêles tréteaux
son œuvre d'argile finie.

On dit que Duchamp, une coupelle à la main
préparait lui-même ses tubes couleurs
selon la technique des grands maîtres
transmise par Cennino Cennini.

Les joueurs d'échecs,
le nu descendant l'escalier,
la broyeuse de chocolat et le ready-made,
il les a forgés afin que personne n'oublie
que chaque image chaque ustensile chaque couleur
ne sont que des hasard nominaux du Grand-Œuvre.

Ramsgate*V. Van Gogh*, lettre à Théo, avril - décembre 1876

Gravée sur le bord de la mer
 Ramsgate peut te faire oublier
 l'ancienne histoire de la peine
 que sermonne la grande ville
 aux pauvres des faubourgs.
 De la fenêtre à l'école de Mr Stokes
 j'observe à présent l'existence côtière :
 d'un côté Ramsgate et ses jardins clos
 de lilas et de cèdres au vert perpétuel
 et ses maisons aux façades de pierres jaunes
 de temps en temps assombries
 par les ailes d'albâtre des moulins
 qui passent en soufflant,
 et de l'autre côté la mer et les grandes
 caravanes grises des nuages
 roulant sous l'échafaudage rocheux de la digue
 - écailles de dragon vert sombre d'algue -
 où l'horizon tend la main
 agenouillé dans l'écume
 murmurant une prière dans les vagues
 semblable à celle que tu entends
 quand monologue une conque près de toi.
 Un matin chez soi de quiète lecture
 poursuivie jusqu'à midi,
 un après-midi dans les bourrasques et les rafales
 prolongé jusqu'à minuit
 à l'abri des cafés
 en parlant du temps avec les noctambules,
 l'existence côtière de Ramsgate
 concilie solitude et compagnie
 par le don d'une vaste trêve.
 Un jour Mr Stokes et les garçons du pensionnat
 jouaient aux billes dans la cour
 et le lendemain leurs petits trous
 avaient été gommés par l'eau et la poussière.
 Gravée sur le bord de la mer
 entre la lumière des champs labourés
 et l'ombre gonflée des nuages marins
 Ramsgate telle une ville de Dürer
 dilue le gothique de son eau-forte
 aux couleurs désolées qui me hantent
 et déjà à celles des tournesols posthumes
 que je serai tôt ou tard.

Fête au village

Breughel

à Pierre Lamarque

Sous le ciel d'un retable gothique
les moines lancent des toupies
les entremetteuses lancent les dés
hasard la vie en croix la mort
les enfants crient à cheval
sur les clôtures des potagers
la misérable boiserie des porcheries
les nains jouent comme des géants
les invalides traversent la rue
sur des échasses en épiant les toits
on peut-être condamné
le gibet est de la fête
on peut s'habiller en évêque
la religion est de la fête
- regard vers la potence vide
où pour la première fois la corneille fait son nid –
les ivrognes (ceux qui habitent
cette longue rue)
vont jouant les inquisiteurs
avec bouteilles et croix
les sourds tambourinent sur des casseroles
comme des cloches pour rire
pour inviter à une fausse messe
le plus pauvre porte couronne
le bien portant est blessé sur un banc
le moribond oublie dans l'auberge sa tête de mort
et convalescent il regarde dans un coin
des marionnettistes enfuis de Hadès
et de somnolentes confectionneuses de poupées
avec l'automne dans leurs yeux de renardes
les enfants montent à tonneau
d'autres passent en faisant du cerceau
l'humanité s'amuse un peu
la vie et la mort aussi.

P. Klee

Tout à la surface repose et chancelle,
d'un point à un autre nous esquissons l'espace :
si nous nous éloignons nous perdons pied dans le blanc,
si nous nous rapprochons nous trouvons l'équilibre du gris.
Klee, qui peignait avec les ailes blanches d'un ange
les charbons appauvris que le jour laisse
en créant l'incendie pointillé
des lucioles dans la nuit ;
Klee, qui pêchait la perche aux nageoires rouges
la lune jaune suspendue
au pinceau fin de sa haute canne ;
Klee, qui tout le long de ses parcours de la Suisse
à Tunis, ou de sa Ville Italienne
à sa Ville R., pour ne pas réveiller
l'enfance dormante du monde
attachait ses sandales en papier
à l'idéogramme feutré du serpent à plumes.
Tout pérégrine dans la terre suspendue de Klee
les pleurs de l'Ange Pauvre grincent dans les flèches
des girouettes ici ou là toujours pointées
aux quatre vents capricieux de l'espace
dans la vaste composition du visible
vers le miracle neuf de notre présence.

Leçons de John Constable

Le créateur de paysages ne doit pas vraiment s'éloigner
des siens ni vivre à l'écart
du témoignage journalier de leurs occupations :
de la charrette de foin qui passe le gué
de l'homme et de la femme construisant une barque
des canots de taciturnes pêcheurs de truites
le long du lent courant soyeux du Stour.

Le créateur de paysages n'a pas pas non plus à s'abstenir
des dons reçus en patrimoine ;
partir un jour c'est ramener une ébauche de l'autre
achevée chez soi sous un ciel connu,
visiter un ami dans le comté voisin
peindre sa maison et sa vue sur le fleuve navigable
avec au loin la cathédrale de Salisbury
quand l'angélus rappelle aux gens des alentours
l'aigu d'un haut peuplier
qui chuchote au vent le Livre des Heures
ensuite retourner dans la vallée de son Suffolk natal
et terminer là-bas l'œuvre qui attendait :

épouser Maria Bicknell
jeunesse du pays ancienne dans le regard
ou dessiner les dernières hirondelles
suspendues qui manquent sous le toit
de la vieille ferme de Willy Lott
érigée entre de robustes coteaux.

Le créateur de paysages ne doit pas représenter
dans l'espace initial de sa toile
le creux noueux d'un arbre
sans le vestige du vol
de la chouette à la nuit tombée
ni un paisible affluent du Stour
sans le vestige d'une soif
de biche au matin.

Ainsi le créateur de paysage savait que peindre
voulait dire étudier trait par trait
le dévouement des hommes
au labourage annuel de la vallée
à la maîtrise du dressage des jeunes chevaux
ou aux infatigables soins des vaches;
fils d'un meunier de East Bergholt
depuis quelque temps John Constable pétrissait à ma table
la mixture obligée d'une moisson de mots
écrits avec l'humilité du pain
partagé des couleurs de la terre.

La bohémienne endormie

H. Rousseau

La bohémienne endormie rêve au vent
chevrier qui escalade les côtes et dévale les ravins,
fait le rêve d'un perroquet qui l'appelle
par son nom de son bout de bâton
rêve comment son père lui fabrique un cerf-volant
fait le rêve de la courbe du fil par-dessus les collines
rêve comment sa mère dispose des fleurs
blanches de madroño dans ses cheveux
fait le rêve de sentiers fleuris en novembre
rêve qu'elle mène ses vaches au gué d'une rivière
fait le rêve d'unealebasse de lait au matin
rêve d'oiseaux jaunes mille-chants dans les jocotes rouges
fait un rêve où elle joue avec la poussière
mouillée des terre-pleins
rêve aux couleuvres d'eau
tressant les bords de l'été
fait un rêve où elle tient un pantin de Masaya
vert et rouge dans sa main
qui tourne et vire comme une comète sans queue
rêve aux hurlements de coyotes
au crépuscule près des fermes
fait le rêve d'un crépitement de papillons de nuit
à l'heure où s'allument les bougies
rêve de sa mère un crayon à la main
désignant le globe terrestre
fait le rêve de son père à cheval
avant la traite au point du jour
rêve d'une contrée qui se réveille en flammes
d'oiseaux portant dans leur bec
la fine esquisse des volcans
fait le rêve d'une ballade interprétée
dans les rues d'août par la fanfare municipale
et sa mandoline à côté d'elle attend seulement
le vent de l'aube pour se mettre à chanter.

Les mendiants

P. Breughel

Il ne nous reste presque plus de corps :
la lèpre pourrit même la charpie,
l'âme s'envenime comme un mauvais vin.
Nous avons quitté les corniches des villes
avec les hirondelles
et leurs rues tordues de soleil triste.
Là-bas les marchands depuis leurs étals dorés
et les chiens sous les hautes roues des carrioles
étaient plus habiles à voler le pain et les sous.
La peste visite peu les champs :
dans les cabanes ou les moulins vaincus par le vent
nous rassemblons notre feu de quatre cendres.
Bottes de pendus,
bonnet rouge de pèlerin,
nous nous couvrons pour oublier le gel.
Boiteux, nos pieds de bois
franchissent une colline puis une autre,
nous dormons dans les cailloux
sous le heurtoir de la lune.
Les fantômes de la forêt gaulent
pour nous les noix du temps.
Les moissonneurs d'août
vouent leurs repas et leurs cruches
à la grandeur du blé
durant notre soif de midi.
Pentecôte ou nuit de Noël,
les monastères sont des préludes de feu :
le charbon miséreux de leur repas du soir
est notre collation du matin.
Un moine ou une femme habillée en moine
nous réunissent au bord d'une assiette creuse sans ciel,
les cloches du monastère réveillent les corbeaux,
entassés dans l'herbe nous gémissons :
sur nos béquilles de chêne
nous picorons des miettes tombées du monde.


Traduit de l'espagnol par
Santiago Molina et
Pierre Lamarque

Santiago

Santiago Molina


Los dominios del aprendiz

lapageblanche juillet/août (2003) numéro (27)




Ut pictura Poesis: erit quae, si propius stes,
te capiet magis; et quaedam, si longius abstes.
Haec amat obscurum : volet haec sub luce videri,
Judicis argutum quae non formidat acumen:
Haec placuit semel ; haec decies repetita placebit.

Horace *Ars poetica*



Certes, les moyens idéels ne sont pas dépourvus
de matière, sinon on ne pourrait pas « écrire».
Quand j'écris le mot vin avec de l'encre, celle-ci
ne tient pas le rôle principal mais permet la fixation
durable de l'idée de vin. L'encre contribue ainsi
à nous assurer du vin fin en permanence.
Ecrire et dessiner sont identiques en leur fond.

Paul Klee *Théorie de l'art moderne*



Cette apparence avec laquelle ils nous charment
et nous déçoivent et au-delà de laquelle nous voudrions
aller, c'est l'essence même de cette chose en quelque sorte
sans épaisseur, - mirage arrêté sur une toile -, qu'est une vision.
Et cette brume que nos yeux avides voudraient percer,
c'est le dernier mot de l'art du peintre.

Marcel Proust *Sur la Lecture*.



P. Breughel

Ver el mundo con los ojos de Breughel.
Nada es nuevo ni viejo.
Eternamente estamos lanzando
los mismos dados que se van poniendo
amarillos con el tiempo.
Cuentan que Breughel pintaba
mientras jugaba a los dados
dueño de una combinatoria secreta
que sólo él sabía descifrar
entre la mesa de juego y su paleta de roble.
Un número guarda un color,
un color envía a un número.
La cantidad reunida es un paisaje



El valle de Dedham

J. Constable

Día en el valle da Dedham:
donde se mira el riachuelo
hundirse en la tierra,
brazo en busca de tibias raíces
o brillante guadaña posada sobre la tierra;
época del año cuando las quiebra-platas
se apagan ya con el rocío de la madrugada
cuando las muchachas llevan pañuelos
bajo el viento que arranca las piñas de los pinos.
Algo se levanta hacia el cielo:
la iglesia a una legua parpadeante de aquí
con su altura de cuatro campaniles,
el humo de las fincas recortado por los vencejos.
Y hay quienes caminan o aguardan
o se reposan entre los bosquejos :
el cabrero que cuida sus animales por ahí
o tal vez es un hermitaño friolento
que al pie de un barranco atiza una fogata,
aldeanos que ya lavaron el cubo del ordeño,
mujeres que esperan las carretas del camino
con los segadores semidormidos sobre el heno.
Día en el valle de Dedham :
finales de verano o comienzos de otoño
entrada la tarde y cuando sólo se vuelve
de las labores para alegrarse en ronda
con el viejo acordeón y la danza de las mujeres
o montar el caballo que pradó suelto todo el día.



Los comedores de patatas

V. Van Gogh

La madre soplaba
unos tizones lentamente furiosos.
Sobre sus botas torcidas
por las vueltas y revueltas de los caminos
anchuroso de pasos el padre
gemía no sé qué a la alacena en penumbra.

A través del ventanuco graznaba diciembre
fundiendo su pico entre las nubes negras.

Una liebre cruzaba azorada la tarde y las colinas
esquivando las voces casi nocturnas
de los últimos cazadores.

y en aquella estancia
bajo el gas barato
de una lámpara esteparia
mecida por el viento del norte
la familia soplaba
unos tizones lentamente furiosos

a ras de la ceniza tachonada de carbones
el hijo hurgaba
la única patata de la cena invernal.

Día de nieve en Louveciennes

No encendamos las lámparas
la luz viene de afuera
y basta para que se ilumine
nuestra tristeza o nuestro regocijo
el cielo resbaló en el pincel de Sisley
cayendo sobre el camión lechero.

Alrededores de Grandville

Th. Rousseau

Por qué es tan escasa la luz del cielo en los alrededores de Grandville,
y esas jóvenes campesinas tristes a la orilla del camino, Rousseau ?
Los árboles dorados del otoño tocan el tejado de una casona gris
y hay el mar pequeño como la mano de un niño solo en la noche
y un caballo blanco lleva una carreta de madera vieja
y el campesino que la conduce se cubre con un manto rojo.
En los alrededores de Grandville el campo es oscuro
y el tiempo es claro como el trabajo de los campesinos.
Allá, bajo los árboles que amurallan el riachuelo
se estarán bañando risueñas las muchachas de las fincas.

1980

Paisaje de otoño

J. Dupré

En otoño el ascenso de los árboles al cielo es naranja.
Las vacas rojas pasean por la arboleda
como señoras en un día de tiendas.
A lo lejos unas campesinas cortan frutas
o sólomente respiran
el aire suave del pasado aguacero.
El tiempo comienza a caer desde los ramajes
y el casco de las vacas – pedazos de carbón-
encienden la vieja eternidad
y el mundo tiembla como hoja
en los ojos de Jules Dupré.

1980

Un mercado en Normandía

Th. Rousseau

Es día de toldos blancos
y mujeres con tocas blancas.
El cielo en los tejados es grisáceo
como uvas en las manos de las vendedoras.
En las aldeas nunca hay castillos
y los señores no compran gansos en los carromatos.
Las viejecillas no temen a los heraldos en las callejuelas
y la muchacha de la ventana puede mirar el día y el muro sombreado
y el niño en la esquina saborea sus manzanas
entre cántaras de sidra y toneles de vino ;
porque tal vez es domingo en el Mercado de Normandía
y hay que preparar el pan y la chimenea
para el advenimiento del invierno
que ya está lamiendo los umbrales.

1980

Molino a la orilla del camino

G. Michel

El molino sobre la colina
y el pasto amarillo
derramado a la orilla del camino.
En el abandono del verano
gira su mediodía de labriego
y su techumbre cabizbaja lanza
una queja de grano al viento.
Los caminantes pasan entre la hierba
y sus cercados ocres
y de vez en cuando el viento se lleva lejos
los rotos sombreros de l'estío.
No hay rumor de trigo en el campo
y el Molino a la Orilla del Camino
es el más triste peregrino del verano.

1980

Efren Medina
hermano de las noches de vino

Nos bebemos a Van Gogh y su tragal amarillo
la neurosis de Saint-Remy
el molino rodeado de cuervos

Algo de él hay entre nosotros :
el grito sibilino en los días de Otoño
el pincel roto en las mañanas de furia

Efren, hermano de las noches de vino
maese del blanco huesudo que sostiene la figuración nativa
hacedor de trenzados rostros morenos :
muchachas con ojos de mojarra
y pestañas que son plumas
deshilachadas de oropéndolas


Vámonos hermano antes que el girasol del alba
se dé vuelta enceguecido contra nosotros
y que no nos agarre la cegua con su chillido de Münch
en las esquinas peladas de la madrugada
volvamos a nuestro cuartocho arlesiano en Managua
lleno de espinas y golondrinas
levantémonos que ya nos bebimos toda la noche
en la terraza desvelada del café estrellado.

1980



M. Utrillo

No es cierto que al pie de la colina de Montmartre existiera para todos lo que llaman día de gloria. Era en esas afueras vinculadas sobre todo con el otoño y el invierno donde pintaba Utrillo alumbrándose -dicen- con una lámpara de querosén en lo alto de una buhardilla esquinera. La nieve comenzaba a caer temprano en las postrimerías de octubre por eso ya a mediados de diciembre el cielo bajo aburría como un viejo maníaco acodado en las ventanas. Si el viento traía murmullos eran las hilachas de conversación de los noctámbulos en el Lapin Agile, si se escuchaba reír eran las cornejas rompiendo con sus graznidos las ráfagas tiesas de escarcha que arrastraba la helada. Cuando la estufa tosía asfixiada en sus carbones era porque escaseaba la leña cuando el cuerpo temblaba febroso en el alba era porque escaseaba el vino: los hombres de esos últimos alrededores salían entonces medio abrigados -dos o tres figuras idas entre fachadas ocres - a buscar la vida en las callecitas perfectas que les soñaba bajo su lámpara Utrillo.





El lanzamiento de la red

S. Valadon

Le ciel, ça ne se peint pas de la même façon que la terre .

S. Valadon

Altos en un recodo de la mañana
descalzos sobre las rocas filosas
sus pechos de roble no crujen
al viento bruñido de la costa
pescadores de Suzanne Valadon
con sus manos como arañas desplegando
el laberinto tejido de cáñamo
tanteando están una malla rota
un nudo suelto que dejaría escapar
el lucio salario de la jornada
porque nadie conoce al celeste astillero
armador del próximo viaje de los días
las nubes repletas de sol arriba no saben
qué forma tendrán ya en los confines
porque el azar va y viene
entre dos orillas lejanas
y a veces es la nada sin peso
que gélida emerge de la cuenca
lisa de las profundidades
humedeciendo los carbones en el atardecer
helando la humilde loza qua la familia
dispone alrededor de la cena
así los hombres lanzando la red
en un movimiento anchuroso
tendido entre el cielo y la tierra
con la esperanza que en su trama
brille un instante
la mirada plateada del milagro.

Del aduanero Rousseau

No vendas a la World Company tu pulpería :
sigue vendiendo cigarrillos al menudeo,
trompos de guayacán para los chavalos en mayo,
barriletes de papel de china en noviembre.
No vendas a la World Company tu pulpería :
sigue midiendo con tu pocillo cascado
la leche espumosa de la pichinga,
sigue pesando el queso en la vieja balanza romana.
Fíale siempre a los pobres del barrio.
Apunta en tu cuaderno de papel de empaque
el café, las cervezas, las aspirinas
que te pagan al mes los campistos de la comarca.
No vendas a la Word Company tu pulpería :
último pasaje que nos une al Aduanero Rousseau y al mundo.

Hopper

Vos al volante de un carro crema largo
que se va dejando atrás la casa a la orilla de la vía férrea
la vieja granja que convirtieron en posible estación
ya sin perros de trabajo ladrando en el portal,
crucero del tiempo en que nos despedimos
con palabras sedientas embebidas de golondrinas
- hiperreal ahora volvéis en las años -
asi creo verte atravesando una plaza de estatuas
altas como el mediodía donde una niña
de sombra flacucha rueda un aro
en una perspectiva que no sabemos si estamos
dentro de una ciudad de fachadas grises
o fuera del ojo soleado de una paloma
acaso no sos vos la que acabás de pasar por una calle
donde hay un hombre sentado al borde de la acera
camisa blanca cruzada de tirantes negros
algo desalentado y que fuma una pipa
de espaldas a un drug-store cerrado
en cuyas vitrinas al fondo pueden verse
posados sobre estantes no muy surtidos
grandes potes de vidrio que usaban les apoticarios
medios llenos de plantas medicinales
de canicas que compran los chavalos del barrio
o de pastillas mentoladas de Vichy
y acaso no sos vos la mujer que está de pie
con una fijeza de autómata mirando
a través de una ventana ancha y clara
en un cuarto austero y espacioso
con un sólo mueble arrimado a la pared
- un hotel tal vez en un camino perdido -
porque enfrente se divisan unos cerros descascarados
como pedazos de ídolos sin rostro
y porque afuera también hay un carro
de un modelo que ya no existe
a cierta distancia de la ventana
estacionado ahí después no sé
hace cuánto tiempo.

Mujer con mandolina

Cerca de las llamas
entre el sillón y el libro
mujer con mandolina.

Parece que se derramó el vino
porque la mesa sangra como toro herido.
Cerca de la ventana
mujer con mandolina.

Toda la noche ardió su voz
junto a los leños
la ceniza de las horas
guardó la huella de los labios.
Cerca de la madrugada
mujer con mandolina.

Vendrá la mañana
vino muerto, llamas apagadas
y cerca de su amante aún cantará
la mujer con mandolina.

Nu couché

Nu couché

después de descender la escalera del tiempo

nu couché

territorio que no ha sido sometido
amurallado de espera
arquero en reposo

nu couché

táctica infinita de la noche

nu couché

contorno del día modelado
según la fresca forma del florero
posado en medio de la mesa del verano

nu couché

entrega de la realidad
fuga de lo real

nu couché

esperanza del peregrino
tentación del hermitaño

nu couché

descarnado mito de Edipo
interpretación de los sueños
origen del mundo de Courbet
lenguaje de Lacan que nos denuncia
rojo trazo del significante más inesperado

nu couché

gata en el diván
recuerdo de Iskra
ábreme la garra de tu subconsciente
cuéntame tu historia maullando

nu couché

embriaguez de ojos azules
mujer cuellodebotella de Modigliani

nu couché

extraño fruto talmúdico
caído en las sábanas
en un espacio sin árboles

nu couché

sólo recuerdo que nos queda
de una época de una ciudad
a la cual no volveremos

nu couché

que me importa si afuera reina un rudo invierno

nu couché

así debe ser la eternidad
extendida inmóvil
a un lado del tiempo que corre.

Bañista en una tarjeta postal
collage

Bañista en una tarjeta postal
leyendo sobre una chaise-longue
pensativa imagen del Quattrocento
despreocupada de la lentitud del daguerrotipo
trama singular de espacio y de tiempo
cercana lejanía de Walter Benjamin
bajo el aura de una muchacha en flor
bañista en una tarjeta postal
foto de un otro siglo
aparición repentina del Quattrocento
Albertine leyendo en la playa de Balbec
conteniendo en su traje de baño rayado
las líneas fugitivas del mar de Mondrian.

Barca en construcción cerca del molino de Flatford

J. Constable

Todavía se ve el verano cobrizo entre las herramientas.

La luz después de un largo recorrido por el valle
reposa en el cortorno del martillo y la garlopa
y sobre las tablas cepilladas del astillero rural.

La barca deberá navegar en el Stour
antes de las primeras lluvias otoñales.

Todavía se ve el verano en la lentitud
con que se labora en el paisaje.

El río transcurre al lado abandonando
su devanar en las agujas de la mujer
que bajo la sombra de la barca en construcción
teje una colcha rojiza o un grueso
pulóver para su esposo el carpintero
a la izquierda redondeando un tablón.

La barca deberá navegar en el Stour
antes de las primeras nieves invernales.

Todavía se ve el verano en la edad
primeriza que tienen los colores:
en el vestido rojo-lázuli de mantín pescador
del niño íngrimo cortando bayas,

en lo barcino del perro rascando la tierra
mezclada de astillas y colochos amarillos

y en la camisa blanca bañada de aserrín
del carpintero que a la izquierda trabaja
inclinado desplazando solo una pieza
cóncava de la barca en construcción

que deberá flotar sobre el valle del Stour
antes que las aguas llenen el mundo.

Campo de maíz cerca de una gran ciudad

El catafalco móvil de una máquina regadora
simulaba el aguacero de mayo
cuadrado perfecto de un verde estudiado
todas las espigas milimetradas a la misma altura
y hasta los cuervos del cielo estaban contados
campo de maíz cerca de una gran ciudad
que divisé desde una autopista
con una nostalgia tornazolada de zanate
entre una zona industrial y un supermercado
prisionero del Jardín de Plantes que es ahora el mundo
sin una choza de un ocre claro humeando a su lado
sin José ni María recogiendo las tibias tusas del pesebre
sin un chavalo que gritara espantándole los pijules
lanzando pedernales a las nubes con su honda picada.

P. Cezanne

Se trataba de objetos y de cuadros, se trataba de la escritura y del trazo, y todo se configuraba en una sólo presencia.

Peter Handke, *La Lección de la Santa-Victoria*

El día claro que afuera traza en el viento
la parábola cantabile de un pájaro
enrojece de perfección en el volumen
viviente de la manzana que reposa
en el frutero callado de adentro.
Nuestros pasos nocturnos en el camino
van dibujando la dimensión
diurna de la montaña.
Inteligente el pincel si se mueve
yuxtaponiendo nuestro recorrido :
la hondonada abraza la colina
y la luz en la cima
continúa la sombra del valle ;
subimos por una calle de aceras azules
para llegar al centro marino de L'Estaque,
doblamos por una esquina polvorienta
para llamar a la puerta cerrada
de la ausencia en la Casa del Ahorcado
y desandamos así la acostumbrada
perspectiva porque se despliega
en ritmos de acordeón la geometría
y estalla en líneas el Puente de Maincy
- bajo el agua verdosa sin nenúfares
la carpa tiene ya los ojos de Picasso -
y desborda de tanto amarillo
el contorno maduro del limón
y la bañista dos veces no se baña
en la corriente del mismo color.
Cuentan que Paul Cézanne fue el primero
que vio con los ojos de un primitivo
cubos, conos y cilindros deambulando
en las modulaciones del espacio :

desde entonces la redondez del mundo
comienza en su sombrero provenzal,
desde entonces todas las formas se inician
en la pipa de sus Jugadores de Cartas,
desde entonces cada manzana que mordemos
tiene el sabor verde-rojo de su montaña Santa-Victoria.

antia
go

Le père Tanguy

*A sa devanture, on voyait des Monets, Pissarro, Renoir,
puis des Van Gogh, Cézanne, Gauguin...
O. Mirbeau.*

Buhonero de los colores
cuelga en la vitrina de tu tienda
o en el vitral de tu pecho
esta obra recién acabada :
a Dios proponle el precio más alto
y a los hombres mi pan para mañana.

M. Duchamp

El artesano soñaba en su taller
un lugar grande donde al lado
de los mejores hacedores
su jarra un día fuese celebrada
por la mirada de los otros,
así el alfarero en el mercado
expone sobre una frágil mesita
su obra acabada de arcilla.
Cuentan que Duchamp cuenco en mano
preparaba sus propios tubos de colores
con la técnica de los viejos maestros
transmitida por Cennino Cennini.
Los hombres jugando ajedrez,
el desnudo bajando la escalera,
el molino de chocolate y el ready-made
él los forjó para que nosotros no olvidemos
que cada imagen cada utensilio cada color
son apenas azares nominales de la Gran Obra.

Ramsgate

V. Van Gogh, carta a Teo, abril 1876-diciembre 1876.

Grabada a la orilla del mar
Ramsgate puede hacerte olvidar
la vieja historia de la pena
que la gran ciudad sermonea
a los pobres en los suburbios.
De la ventana de la escuela de Mr. Stokes
observo ahora la existencia costera :
de este lado Ramsgate con sus jardines
cercados de lilas y cedros de un verde perpetuo
y sus casas con fachadas de piedras amarillas
sombreadas de vez en cuando
por las aspas albatreras de los molinos
que pasan soplándolas,
y del otro lado el mar con los grandes
carromatos grises de sus nubes rodando
arriba del andamiaje empedrado del dique
- sus costados escamosos de dragón
de un verde oscuro alga -
donde el horizonte tiende la mano
arrodillado en la espuma
murmurando una oración en las olas
igual a la que se escucha cuando
monologan a tu lado las caracolas.
Una mañana en casa de quieta lectura
que se prolongue hasta el mediodía,
una tarde rafagosa de ventolera
que se prolongue hasta la medianoche
guarecido en el café
hablando del tiempo con los noctámbulos,
la existencia costera de Ramsgate
consola la soledad y la compañía
a través de una vasta tregua.
Un día Mr. Stokes y los muchachos pensionados
jugaron en el patio a las canicas
y la mañana siguiente los hoyitos en la tierra
habían sido borrados por el polvasal y las aguas.

Grabada a la orilla del mar
entre la luz de los campos sembrados
y la sombra hinchada de las nubes marinas
Ramsgate como una ciudad de Durero
diluye el aguafuerte de su gótico
entre los colores íngrimos
que me están viviendo
y lo que pronto seré un día
ya de póstumos girasoles.

Fiesta en el pueblo

P. Breughel

a Pierre Lamarque

Bajo el cielo de un retablo gótico
los monjes lanzan sus trompos
las alcahuetas tiran los dados
azar en cruz la vida la muerte
los niños gritan cabalgando
los cercados de los huertos
el ruín tablaje de los porquerizos
los enanos juegan como gigantes
los inválidos en zancos
cruzan la calle husmeando los techos
se puede ser un condenado
la horca está de fiesta
se puede vestir de obispo
la religión está de fiesta
- mirad el patíbulo vacío
donde por primera vez anida la corneja -
los borrachines (los que habitan
esa larga calle)
van con botellas y cruces
jugando a inquisidores
los sordos tamborilean una cacerola
una campana para jugar
para invitar a una falsa misa
el más pobre lleva una corona
el sano herido sobre la banqueta
el moribundo olvida en la posada su calavera
y convaleciente mira hacia la esquina
de los titiriteros fugitivos del Hades
de las soñolientas hacedoras de muñecas
con otoñales ojos de raposas
los niños montan un tonel
otros pasan rodando un aro
la humanidad juega un poco
la vida y la muerte también.

P. Klee

Todo en la superficie reposa o vacila,
de un punto al otro esbozamos el espacio :
si nos alejamos perdemos pie en el blanco,
si nos acercamos encontramos el equilibrio del gris.
Klee que pintaba con las alas blancas de un ángel
los carbones empobrecidos que deja el día
creando el incendio puntillado
de las quiebra-platas en la noche;
Klee que pescaba percas de aletas rojas
la luna amarilla colgada
del fino pincel de su caña celeste;
Klee que en sus largos trayectos de Suiza
a Tunicia o de su Ciudad Italiana
a su Ciudad R para no despertar
la infancia del mundo que dormía
anudaba sus sandalias de papel con el ideograma
silente de la serpiente emplumada.
Todo peregrina en la tierra suspendida de Klee
el lloro de su Angel Pobre rechina en las saetas
de las veletas aquí o allá siempre indicando
a los cuatro vientos caprichosos del espacio
el milagro inédito de nuestra presencia
en la vasta composición de lo visible.

Lecciones de John Constable

El hacedor de paisajes no debe alejarse
tanto de los suyos ni vivir apartado
del testimonio de sus quehaceres cotidianos :
de la carreta de heno cruzando el vado
del hombre y la mujer construyendo una barca
de los botes con pescadores de truchas taciturnos
siguiendo la lenta corriente sedosa del Stour.
El hacedor de paisajes tampoco debe ausentarse
de lo que le fue legado como patrimonio;
irse un día es traer un esbozo de lo otro
que se concluye en casa bajo el cielo conocido,
visitar un amigo en el condado vecino
pintarle su residencia con vista el río navegable
junto a la catedral de Salisbury que a lo lejos
cuando el ángelus llame en los alrededores
recuerde a todos un agudo álamo elevado
susurrando en el viento el Libro de Horas
y después volver al valle natal de Suffolk
y acabar ahí la obra que aguardaba :
esposar Maria Bicknell una joven
muchacha del país antigua en la mirada
o dibujar las últimas golondrinas
suspendidas que faltaban sobre el tejado
de la vieja granja de Willy Lott
levantada entre cerros robustos.
El hacedor de paisajes no debe representar
en el espacio inicial de su tela
el hueco nudoso de un árbol
sin el vestigio del vuelo
de la lechuza en el atardecer
ni una bocana apacible del Stour
sin el vestigio de la sed
del venado en la mañana.
Así el hacedor de paisajes sabía que pintar
era estudiar trazo a trazo
el afán que los hombres ponen
en el laboreo anual del valle

en la doma maestra de los potros
o en el cuidado infatigable de sus vacas ;
hijo de un molinero de East Bergholt
hace tiempo que John Constable amasaba en mi mesa
la mixtura de esta siega debida de palabras
escritas con la humildad del pan
repartido entre los colores de la tierra.

La bohémienne endormie

H. Rousseau

La Bohémienne Endormie sueña con el viento
cabrero que trepaba los cerros y bajaba los barrancos
está soñando un chocoyo que la llama
por su nombre en la punta de un palo
sueña cómo su padre le fabrica un barrilete
está soñando la comba del hilo sobre las lomas
sueña cómo su madre le pone flores
blancas de madroño en el pelo
está soñando las caminos florecidos en noviembre
sueña que va arreando las vacas en un paso del río
está soñando un huacal de leche en la mañana
sueña chichitotes amarillos en los jocotales rojos
está soñando que juega con el polvo
mojado de las terraplenes
sueña con las culebras de agua
que trezaban los bordes del verano
está soñando que tiene un maromero de Masaya
verde-rojo en la mano
dando vueltas y vueltas como un cometa sin cola
sueña con los aullidos de las coyotes
cerca de las fincas en el atardecer
está soñando con el palmoteo de los papalotes
a la hora que alumbraban los candiles
sueña con su madre un lápiz en la mano
indicando hacia un globo terrestre
está soñando con su padre a caballo
en la madrugada antes del ordeño
sueña un país que se despierta con llamaradas
de pájaros llevando en sus picos
el fino boceto de los volcanes
está soñando una balada que tocaba
la banda municipal en las calles de agosto
y su mandolina al lado sólo espera
el viento del alba para ponerse a cantar.

Los mendigos

P. Breughel

Casi no tenemos cuerpo ;
la lepra pudre hasta nuestros vendajes,
el alma se engusana como el vino malo.
Junto a las golondrinas
abandonamos los aleros de las ciudades
y sus calles torcidas de sol triste.
Ahí los mercaderes desde sus dorados tenderetes
y los perros bajo las altas ruedas de los carromatos
hurtaban más ágiles el pan y las monedas.
La peste poco visita los campos :
en cabañas o molinos vencidos por el viento
alzamos nuestro fuego de cuatro cenizas.
Las botas de un ahorcado,
el gorro rojo de un peregrino
vestimos para olvidar la helada.
Cojos, nuestros pies de madera
cruzan una colina y otra,
dormimos entre las piedras
bajo el aldabón de la luna.
Los fantasmas del bosque recogen
para nosotros las nueces del tiempo.
Los segadores de agosto
a la altura del trigo
levantan su merienda y sus cántaras
durante nuestra sed del mediodía.
Pentecostés o Nochebuena,
los monasterios tienen preludios de fogatas :
el carbón mísero de sus cenas
es nuestro desayuno por la mañana.
Un monje o una mujer vestida de monje
nos reunen al borde de un plato hondo y sin cielo ;
las campanas del monasterio despiertan a los cuervos,
amontonados en la hierba gemimos :
sobre nuestras muletas de roble
picoteamos las migajas caídas del mundo.

Santiago Molina

Los dominios del aprendiz

la page blanche

juillet/août(2003)numéro(27)

www.lapageblanche.com

contact@lapageblanche.com

Direction de la publication :

Pierre Lamarque

Direction de la rédaction :

Constantin Pricop

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Abonnement :

Un an/six numéros :

- édition électronique sur simple demande

- édition papier : 30 € chèque ou mandat
à l'ordre de l'association La Page Blanche,
en indiquant vos coordonnées, à l'adresse
suivante

La Page Blanche

27 bis RN 113

33640 Beautiran France

Dépôt légal : à parution

ISSN 1626-0295

©2003 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par La Page Blanche est interdite sauf autorisation.

Édition électronique